

TOCA LEÓN !

© Elan Sud - 2007

Photos : tous droits réservés

1<sup>ère</sup> de Couverture : Photo Dominique Lin

4<sup>e</sup> de Couverture : Dominique Lin, photo Corinne Lin

Dominique LIN

# TOCA LEÓN !

*Elan Sud*



## Chapitre 1

La végétation des collines proches de Santiago étale sa palette de verts aux formes généreuses. La saison des pluies finissante souligne les reliefs de ses torrents dévaleurs de pentes, traits blancs d'écume bouillonnante offerts au turquoise de l'océan sur un tapis de sable fin. Une vision aussi douce de la terre ravit les passagers du vol Paris-La Havane. Léon se laisse aller à la quiétude de l'instant, l'agitation de ces derniers jours commence à prendre forme à travers le hublot. Avec Lucie, sa femme, ils avaient dessiné d'autres projets pour ce mois de juillet, mais un appel téléphonique reçu quelques jours auparavant les a détournés en urgence.

L'échange fut bref, l'interlocuteur s'exprimait en espagnol :

- Ola, je voudrais parler à Léon.
- C'est moi...
- C'est Michel qui m'a demandé de t'appeler, il va très mal. Il n'y a que toi pour l'aider, il faut que tu viennes à Santiago de Cuba avec Lucie.
- C'est une blague ? Passe-moi Michel !
- Non, non, ce n'est pas une blague, il faut que vous veniez, Michel a un gros problème, c'est urgent !
- Avec la police ?
- Non.

Le visage de Léon s'assombrissait au fil de la conversation, ce qu'il entendait n'avait pas de sens, mais l'homme était convaincant, son copain Michel, toujours en voyage, avait besoin d'aide.

- Je peux te rappeler ?

- Oui, mais ici le téléphone ne marche pas toujours, je vais te donner l'adresse tout de suite, j'espère qu'on ne sera pas coupé.

Lucie mit le haut-parleur :

- Surtout, tu vas à l'adresse que je t'ai do...

Un silence..., la sonnerie d'occupation ; Léon essaya de rappeler.

Après une dizaine d'essais infructueux, il retraça la conversation à Lucie, en commentaire il ajouta :

- C'est à huit heures d'avion, mais Michel est de ceux qui l'auraient fait pour nous... voilà, on est en juin..., on devait partir, je sais...

Moins proche de Michel que ne l'était Léon, Lucie hésita, mais l'instance les poussa à prendre la décision sans délai.

Deux désistements sur les files d'attente déclenchèrent le processus du départ pour se retrouver au-dessus de cette terre inconnue.

Depuis quelques années, le couple étudie la musique cubaine. Léon joue des percussions depuis l'âge de dix-sept ans, des congas, et Lucie l'a suivi en détournant ses années de danse classique vers cette culture beaucoup plus instinctive.

Partagés entre l'excitation de découvrir la terre d'origine de leur passion et l'inquiétude suscitée par la mésaventure de Michel, leur regard se perd dans la beauté sauvage des collines.

L'avion longe maintenant le bord de mer pour s'aligner sur la piste d'atterrissage. Le contact des roues sur le tarmac ramène Léon à la réalité ; l'aéroport est petit, peu d'avions, pas de trafic. Seuls quelques passagers descendent pour rejoindre l'aérogare, accueillis par le cocktail de chaleur, humidité, bitume et passage en douane ; les autres voyageurs continuent vers La Havane. Ce qui n'est que formalité pour la poignée d'étrangers est un véritable contrôle pour les Cubains de retour ; carte d'émigration, inspection des bagages, fouille corporelle, les contacts sont rudes.

Les murs, les uniformes des soldats, les panneaux d'information, tout est gris, brut. Rien ne contraste hormis l'étoile rouge sur la casquette des soldats, témoin de la militarisation du régime, toujours les armes à la main.

Dehors, quelques habitués, habiles à générer un pourboire, profitent du débarquement pour glaner quelques dollars avant qu'ils ne s'échappent dans un taxi. Léon donne l'adresse de la logeuse de Michel au chauffeur et les quelques mots usuels d'arrivée en pays étranger. Lada au compteur tricentenaire, poignées crasseuses, l'inconfort du véhicule s'accorde au dénuelement du décor.

Sur le bord de la route déserte menant à la ville, de grandes pancartes rappellent que la révolution est

toujours vivante et que le peuple vaincra ; il serait bon que ce futur s'accorde au présent.

Pas de zone commerciale, mais des champs, des charrettes tirées par des chevaux maigres ou des bœufs, puis les maisons arrivent sans crier gare. Un camion ventru de passagers fait grimacer les passants enveloppés dans son sillage de fumée noire.

Ici on parle de cuadros, de quartiers, taillés au carré pour la plupart. Les rues se partagent en deux identités : la plus ancienne, souvent religieuse, précédée de son homologue révolutionnaire.

Arrivés à l'adresse, ils sonnent... personne.

Au troisième essai, la propriétaire des lieux se montre à la terrasse du premier étage. Aux questions de Léon, elle ne sait que répondre : "Michel n'est pas là". Léon interroge Lucie du regard, le chauffeur reste impassible, ce n'est pas l'accueil espéré.

La logeuse les invite finalement à entrer, le taxi peut repartir.

À l'étage, une pièce au plafond haut dessiné de stucs donne sur la terrasse ; l'air est climatisé naturellement. La maison est propre, la rareté des meubles souligne deux rocking-chairs immobiles sous le ventilateur central, attendant de reprendre leur vie cadencée par le grincement du bois vieilli.

Léon essaie d'obtenir plus d'informations, évitant de faire répéter la logeuse trop souvent — son accent est

loin de l'espagnol bavard de Madrid.

Le temps passe lentement, sans réponses.

Sur le même ton monocorde, elle aborde la chaleur, le manque d'eau, le manque de tout, les incohérences du système. Une grande lassitude accompagne ses paroles, elle voudrait évoluer, vivre décentement.

- Et Michel ?

La Cubaine fuit les précisions, dévie sur le quotidien, occupée à maintenir son rocking-chair en balance du bout du pied.

À moitié endormie, Lucie demande à Léon :

- On fait quoi, au juste ?

- Je crois qu'on attend quelqu'un...

- On vient de faire huit mille kilomètres pour ça !

Grand, sec, le visage creux, l'œil en mouvement, une casquette enfoncée sur la tête, Rafaël sonne à la porte.

Comme une scène entendue avec la logeuse, en quelques instants et deux phrases échangées à voix basse, le nouveau venu saisit une valise, le couple suit.

- Il va vous mener chez votre logeuse. A mañana, buenas !

Dans la rue déserte, les murs transpirent encore la chaleur du jour. Des courants d'air fugitifs s'infiltrent dans la moiteur, prémices du répit nocturne. Les maisons grandes ouvertes offrent leur quotidien modeste.

Sur une terrasse, pendue par un fil, une ampoule nue, séductrice de mille petites ailes diaphanes, accorde son halo aux joueurs de dominos. Ils délaissent leur jeu un instant pour suivre les passants.

- C'est ici que vous dormez. Ce sont les premiers mots de Rafaël. Il pose la valise devant une maison et frappe à la porte.

Une femme ouvre et acquiesce rapidement. Elle semble agacée. Son teint presque blanc et son habit bien tenu la séparent de la pauvre négritude de son interlocuteur, vite éconduit. Sans transition, elle se retourne vers le jeune couple, son expression devient amène, écorchant fièrement quelques mots de bienvenue en français.

La logeuse leur tend deux fiches à remplir :

- Votre identité, votre adresse, date et heure d'arrivée et de départ. Elle exécute son devoir avec plaisir.

Léon essaie de reporter les formalités au lendemain, mais elle leur explique que les inspecteurs arrivent quand ils veulent, le plus souvent à l'heure du petit déjeuner. Si la logeuse a servi ce matin-là, attention si le carnet des entrées n'est pas à jour ! Peu importe si les clients sont arrivés en pleine nuit.

Plus bavarde que sa consœur, elle tente d'en savoir plus sur leur voyage, mais, il est trop tard, Lucie a commencé sa nuit ; le silence est la politesse des voyageurs fatigués, les explications attendront.

- Pour vous, il faut monter à l'étage, vous verrez, il y a la terrasse !

La valise coincée entre les jambes, Léon bute dans l'obscurité grandissante. Les marches sont étroites, irrégulières, la cage d'escalier se rétrécit à mi-palier. Après un ultime effort et une dernière porte basse, la logeuse explique le système, simple à ses yeux, de fermeture des portes et des va-et-vient électriques.

- Mon mari a mis deux jours pour installer l'ampoule dans l'escalier, maintenant, c'est bien.

Le contraste entre l'événement et le peu d'éclairage a un effet de fou rire sur Lucie et Léon.

- Nada, ce n'est rien, la fatigue.

L'entrée dans la chambre est annoncée par le vrombissement de la vieille climatisation russe. Tout provient de l'ex-URSS, le lit, le frigo, la table, le buffet, la télé ; en fait, c'est le seul mobilier. Les deux chaises et le guéridon en fonte à l'extérieur sont de la même origine. La cuisine est plutôt sommaire et la salle de bain n'en porte que le nom.

Enfin la porte de l'escalier se referme sur la logeuse.

La terrasse, plus grande que la chambre, est ceinte d'un muret, juste à la bonne hauteur, invitation à s'accouder. La présence de la ville autour d'eux les interpelle. Les premiers regards sont pour le port, une lune à mi-parcours le dévoile timidement. Seul le cœur de la baie reflète distinctement les collines, plus nettes dans l'eau qu'à l'horizon.

Les lampadaires en contrebas éclairent sans orgueil des

façades défraîchies, reliées entre elles par des écheveaux de fils électriques, descendant vers le cœur de ville où se dresse, flamboyant, le clocher rond d'une cathédrale.

- Tu as remarqué, Léon ? il n'y a pas de voitures dans ce quartier.

Seule une vieille Chevrolet des années cinquante descend la rue, moteur éteint. Obligé de s'arrêter au croisement, le chauffeur redémarre pour traverser. S'il le pouvait, il la pousserait du pied, mais la guimbarde est trop lourde.

Les courants d'air transportent des mélodies de trompette aux accents de "son", musique traditionnelle de Santiago, accompagnées d'odeurs métissées inconnues, mélange de ces murs, de ces terrasses, de cette ville aux contours engloutis dans le noir profond de la nuit. Doucement, les mille détails de la journée s'évanouissent pour ne laisser place qu'au silence des deux voyageurs.

## Chapitre 2

Lorsque la lumière du matin filtrée par les persiennes éclaire la chambre, l'environnement est plus réaliste que la veille.

La rouille autour de la poignée et le joint d'étanchéité méandrique claironnent l'âge avancé du frigo ; sa porte penchée lui donne un air triste. Le bruit de ses mises en route recouvre celui de la climatisation, mais là, on n'entend rien d'autre, même l'énorme ventilateur au plafond paraît silencieux.

Dans un recoin, un évier, un gaz deux feux, quelques ustensiles sommaires dépareillés et surtout d'un autre âge : c'est la cuisine. Un cafard prend son bain au fond de l'évier sans faire cas de la présence de Lucie. La trinité des salles d'eau — lavabo-WC-douche — occupe trois mètres carrés. La proximité des fils électriques dénudés, d'un interrupteur archaïque et des robinets appelle à la vigilance.

Ils sont à mi-hauteur de la ville. En bas, le port, lui aussi plus tangible que sous les étoiles. En haut, quelques bâtiments d'habitation à plusieurs étages, sans couleurs, pas de vitres aux fenêtres. Sur les côtés, les collines boisées closent le tour d'horizon. Passées les rues centrales, la végétation luxuriante redonne un peu de

grandeur à ces maisons réclamant leur glorieux passé disparu.

Les toits en terrasses aux tailles disparates, extensions verticales des habitations, sont réservés aux plantes, citernes, chiens, cochons, jardinets... Le soleil commence à pousser tout le monde à l'ombre, ils reprendront vie plus tard.

Léon doit rompre le silence, mais que dire ? Il se sent responsable de la situation, le silence de Lucie ne le met pas à l'aise. L'approche de la trentaine lui fait entrevoir de nouveaux sentiments, une position sociale. Décider lui fait peur. Il doit prévoir...

Ils ont reçu si peu d'informations fiables. C'est à lui, l'homme, de prendre les commandes. Lucie a perdu ses repères. Les trous d'ombre sont immenses. La logeuse de Michel est le seul lien, en dira-t-elle plus aujourd'hui ?

Ils descendent la rue San Basilio vers la cathédrale et tournent à gauche pour atteindre Santa Lucia.

Ce matin, une tasse de café fumant réunit les hommes sur la terrasse. Figures chiffrées selon le fil des jours et des années, les dominos alignés sur la table illustrent le quotidien ramifié de ces vieux Noirs aux cheveux blancs.

- Entrez, c'est ouvert !